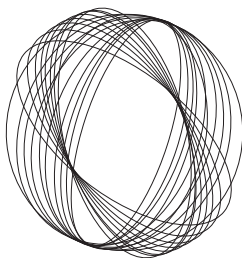


DU MONDE ENTIER

FERDINAND VON SCHIRACH

SANCTION

NOUVELLES
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ROSE LABOURIE



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CRIMES

COUPABLES

L'AFFAIRE COLLINI

TABOU

LA CHALEUR DE LA RAISON. Dialogue entre deux intellectuels allemands (avec
Alexander Kluge)

Du monde entier

FERDINAND VON SCHIRACH

SANCTION

nouvelles

*Traduit de l'allemand
par Rose Labourie*

nrf

GALLIMARD

Titre original:

STRAFE

© Ferdinand von Schirach, 2018.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

C'est quand il ne se passe rien que tout arrive.

SØREN KIERKEGAARD

LA JURÉE

Katharina avait grandi en Haute Forêt-Noire. Onze fermes à 1100 mètres d'altitude, une chapelle, une épicerie ouverte uniquement le lundi. Ils habitaient le dernier bâtiment, une ferme sur trois étages avec un toit bas. C'était la maison des parents de sa mère. Derrière la ferme, il y avait la forêt, et derrière, les rochers, et derrière, encore la forêt. Elle était la seule enfant du village.

Son père était fondé de pouvoir dans une usine de papier, sa mère professeure. Ils travaillaient tous les deux en bas, en ville. Souvent, après l'école, Katharina allait au travail de son père, elle avait onze ans. Elle restait dans son bureau tandis qu'il négociait les prix, les remises et les dates de livraison, elle écoutait ses conversations téléphoniques, il lui expliquait tout jusqu'à ce qu'elle comprenne. Pendant les vacances, il l'emmenait en voyage d'affaires, elle lui faisait ses valises, lui sortait ses costumes et attendait à l'hôtel qu'il revienne de ses rendez-vous. À treize ans, elle le dépassait d'une demi-tête, elle était très mince, le teint pâle, les cheveux presque noirs. Son père l'appelait Blanche-Neige, et quand on lui disait

qu'il avait épousé une très jeune femme, il se mettait à rire.

Deux semaines après le quatorzième anniversaire de Katharina, il neigea pour la première fois de l'année. Il faisait très clair et très froid. Au pied de la maison, il y avait de nouveaux bardeaux de bois, son père voulait réparer le toit avant l'hiver. Comme chaque matin, sa mère la conduisit à l'école. Devant elles, il y avait un camion. Sa mère n'avait pas dit un mot de toute la matinée.

« Ton père est tombé amoureux d'une autre femme », dit-elle alors. Sur les arbres, il y avait de la neige, et sur les rochers aussi. Elles dépassèrent le camion, sur le côté il y avait écrit *Fruits exotiques*, chaque lettre dans une couleur différente. « De sa secrétaire », ajouta la mère. Elle roulait trop vite. Katharina connaissait la secrétaire, elle était toujours gentille. La seule chose à laquelle elle pensait était que son père ne lui avait rien dit. Elle enfonça ses ongles dans son cartable jusqu'à en avoir mal.

Son père emménagea dans une maison en ville. Katharina ne le vit plus.

Six mois plus tard, on cloua des planches sur les fenêtres de la ferme, vidangea les canalisations et coupa l'électricité. Katharina et sa mère partirent pour Bonn, elles avaient de la famille là-bas.

Katharina mit un an à perdre son dialecte. Pour le journal des élèves, elle rédigeait des essais politiques. Alors qu'elle avait seize ans, un quotidien local publia son premier texte. Elle s'observait dans toutes les situations.

Parce qu'elle avait été major au bac, elle fut chargée de prononcer le discours de fin d'année dans l'auditorium du lycée. Ce fut un moment pénible. Plus tard, pendant la fête, elle but trop. Elle dansa avec un garçon de sa classe. Elle l'embrassa, elle sentit son érection à travers son jean. Il portait des lunettes en écaille et avait les mains moites. Il était arrivé à Katharina de penser à d'autres hommes, des hommes pleins d'assurance, adultes, qui s'étaient retournés sur elle pour lui dire qu'elle était jolie. Mais ils lui étaient restés étrangers, trop loin de ce qu'elle connaissait.

Le jeune homme la raccompagna chez elle. Dans la voiture, devant son immeuble, elle le masturba tout en pensant à ce qui n'allait pas dans son discours. Puis elle monta à son appartement. Dans la salle de bains, elle recommença à se taillader le poignet aux ciseaux à ongles. Il y eut plus de sang que d'habitude. Elle chercha un pansement, des flacons et des tubes tombèrent dans le lavabo. « Je suis bonne à jeter », pensa-t-elle.

Après le bac, elle s'installa dans un deux-pièces avec une camarade de lycée et entama des études de sciences politiques. Au bout du deuxième semestre, elle décrocha un poste d'assistante à l'université, et, le week-end, elle travaillait comme mannequin lingerie pour des catalogues de grands magasins.

Au quatrième semestre, elle fit un stage auprès d'un député régional. Il venait de l'Eifel, ses parents y tenaient une boutique de vêtements. C'était son premier mandat. Il ressemblait aux petits amis qu'elle avait eus jusque-là, mais en plus vieux, encore complètement centré sur lui-

même, plus gamin qu'homme, il était trapu, le visage rond et avenant. Elle ne croyait pas à sa carrière politique, mais ne le disait pas. Lors de la tournée dans sa circonscription, il la présenta à ses amis. Il est fier de moi, pensa-t-elle. Pendant le dîner, ils discutèrent de son intervention du lendemain, il se pencha par-dessus la table et l'embrassa. Ils allèrent dans sa chambre d'hôtel. Il était tellement excité qu'il éjacula aussitôt. Il était gêné, elle essaya de le rassurer.

Elle garda son appartement, mais désormais, elle dormait chez lui presque tous les soirs. Parfois, ils partaient en voyage, jamais longtemps, il était très occupé. Elle corrigait ses discours avec précaution, elle ne voulait pas le blesser. Quand ils faisaient l'amour, il perdait le contrôle de son propre corps. Elle trouvait ça touchant.

Elle ne fêta pas son diplôme, elle dit à ses proches et à sa famille qu'elle était trop fatiguée. Son ami rentra tard d'un événement, elle était déjà au lit. Il portait la cravate qu'elle lui avait offerte. Il avait apporté une bouteille de champagne, il l'ouvrit et lui demanda si elle voulait l'épouser. Il se tenait au bord du lit. Elle n'était pas obligée de répondre tout de suite, lui dit-il avec le verre à la main.

Cette nuit-là, elle alla à la salle de bains, s'assit par terre dans la douche et laissa l'eau chaude couler jusqu'à manquer de se brûler la peau. Ça sera toujours là, pensa-t-elle. C'était déjà là au lycée et, à l'époque, elle appelait ça « le rayonnement de fond », comme ces micro-ondes qui sont partout dans l'univers. Elle pleura en silence, puis elle se sentit mieux, et elle eut honte.

— On devrait aller chez mes parents la semaine prochaine, dit-il au petit déjeuner.

— Je ne viendrai pas, répondit-elle.

Et elle parla de sa liberté à lui, de sa liberté à elle et de ce qu'ils avaient encore à vivre. Elle parla très longuement des autres choses qui n'allaient pas et qui n'avaient rien à voir avec eux. La chaleur de cette journée de plein été entraînait par les fenêtres ouvertes, elle ne savait plus ce qui était bien et ce qui ne l'était pas, et, au bout d'un moment, il n'y eut plus rien à dire. Elle débarrassa la table qu'il avait mise. Elle était blessée, vide et épuisée.

Elle retourna au lit. En l'entendant pleurer dans l'autre pièce, elle se leva pour aller le voir. Ils firent l'amour une dernière fois, comme si ça signifiait quelque chose, mais ça ne signifiait plus rien, ce n'était pas une promesse.

L'après-midi, elle rangea ses affaires dans deux sacs en plastique. Elle posa la clef de son appartement sur la table.

«Je ne suis pas celle que je veux être», dit-elle. Il ne la regarda pas.

Elle longea l'université pour traverser la pelouse brûlée du Hofgarten et remonter l'allée jusqu'au château. Elle s'assit sur un banc et replia les jambes, ses chaussures étaient couvertes de poussière. La boule sur le toit du château avait des éclats vert-de-gris. Le vent tourna à l'est, il soufflait de plus en plus fort, et la pluie se mit à tomber.

Sa chambre sentait le renfermé. Elle se déshabilla, s'allongea sur le lit et s'endormit aussitôt. En se réveillant, elle entendit la pluie, le vent et les cloches de l'église voisine. Puis elle se rendormit et, lorsqu'elle se réveilla de nouveau, le silence régnait.

Elle commença à travailler pour une fondation politique. Elle s'occupait des invités pendant les conférences – politiciens, entrepreneurs, lobbyistes. Les hôtels sentaient le savon liquide et, au petit déjeuner, les hommes mettaient leur cravate sur leur épaule pour ne pas la salir. Par la suite, il ne lui resta qu'un vague souvenir de cette époque.

Petit à petit, elle prit ses marques. Le président de la fondation se rendit compte qu'elle était douée: les gens l'appréciaient et, parce qu'elle était toujours sur la réserve, ils en disaient plus qu'ils ne l'auraient voulu. Le président fit d'elle son bras droit, elle l'accompagnait, rédigeait des communiqués de presse, le conseillait, proposait des stratégies. Selon lui, elle avait du talent, mais elle était convaincue qu'elle était nulle, une sorte d'usurpatrice, que son travail ne valait rien. Pendant les déplacements, il leur arrivait de coucher ensemble, comme si ça faisait partie du jeu.

Au bout de trois ans de cette vie, elle se mit à avoir mal partout. Elle perdait toujours plus de poids. Quand elle n'était pas au travail, elle était trop fatiguée pour voir du monde, le moindre rendez-vous, le moindre appel téléphonique, le moindre mail l'épuisait. La nuit, son téléphone restait près de son lit.

Entre deux conférences, elle dut se faire retirer une dent de sagesse. Ses nerfs craquèrent. Comme elle n'arrêtait plus de pleurer, le dentiste lui administra un sédatif. L'effet fut trop puissant, elle perdit connaissance et se réveilla une fois à l'hôpital.

Elle s'assit dans son lit, elle ne portait que la blouse

d'hôpital ouverte dans le dos. Un rideau jaune était tiré devant la fenêtre. Plus tard, un psychologue arriva, il était calme et doux. Elle parla longuement avec lui. Il lui dit qu'elle était trop sensible aux autres, qu'elle devait faire attention à elle et comprendre qu'elle était une personne à part entière. Si elle continuait comme ça, les choses allaient mal tourner.

Une semaine plus tard, elle démissionna de la fondation.

Quatre mois après sa crise de nerfs, le président l'appela. Il lui demanda si elle allait mieux. Une entreprise berlinoise cherchait une attachée de presse, il l'avait recommandée. C'étaient des jeunes, une société d'informatique. Peut-être que ça l'intéresserait – quoi qu'il en soit, il lui souhaitait bonne chance.

Elle savait qu'elle devait recommencer à travailler, les journées avaient depuis longtemps perdu leur rythme. Elle contacta l'entreprise et, une semaine plus tard, elle prit l'avion pour Berlin. Elle était souvent allée dans cette ville, mais elle ne connaissait que le quartier du Gouvernement, les salles de conférences, les bars climatisés.

Le PDG était plus jeune qu'elle, il avait les dents très blanches et des yeux bleu clair. Il lui montra comment fonctionnait l'application développée par son entreprise. Il lui fit visiter les locaux, les salariés étaient eux aussi très jeunes, la plupart avaient les yeux rivés sur leurs écrans.

Le soir, à la pension, elle rapprocha le fauteuil de la fenêtre ouverte, enleva ses chaussures et cala ses pieds sur le rebord. À la lueur des feux de circulation, les arbres devant l'immeuble prenaient un éclat tantôt rouge,

tantôt vert. Dans un appartement de l'autre côté de la rue, la lumière s'alluma, on voyait une bibliothèque et des tableaux, et un vase bleu et blanc était placé entre les rideaux. La chambre sentait le parfum des tilleuls et des marronniers devant la fenêtre, et l'odeur du diesel des taxis en bas devant l'entrée.

Le lendemain matin, elle prit l'avion pour rentrer. Elle pensait à son premier petit ami et au séjour qu'ils avaient fait en Provence avant de longer la côte et de traverser les Pyrénées jusqu'en Espagne. C'était son premier grand voyage en train. Ils roulaient tout doucement, un arrêt toutes les demi-heures, des gares où personne ne montait ni ne descendait. Les champs de lavande le long de la voie ferrée, la campagne, claire et hospitalière. Elle avait la tête posée sur les genoux de son ami et, même sans voir la mer, elle savait toujours de quel côté elle était.

À l'atterrissage, elle resta trop longtemps assise. On lui dit qu'il était temps de quitter l'appareil, elle acquiesça. En marchant dans le hall de l'aéroport, elle eut froid. Elle monta dans un taxi, des photos étaient collées sur le tableau de bord, une femme voilée, un petit garçon en maillot de foot. Ils franchirent un pont, le Rhin était large et coulait au soleil.

Katharina entra à la société d'informatique à Berlin. Le travail n'était pas compliqué, des communiqués de presse, des interviews et, parfois, un déjeuner avec des clients. Elle était l'unique femme de l'entreprise. Un jour, elle vit une photo d'elle sur un des écrans, quelqu'un avait collé sa tête sur un corps de femme nue. Parfois, un

programmeur essayait de flirter avec elle. Elle ne sortait pas, elle préférait rester seule.

Le courrier du tribunal de grande instance était imprimé sur papier recyclé. Il disait qu'elle avait été désignée comme jurée pour cinq ans. Elle composa le numéro de l'en-tête et dit qu'il y avait un malentendu, elle n'avait pas le temps pour ça. L'homme au téléphone était las. Elle pouvait tenter de se faire dispenser, répondit-il, et à sa voix c'était loin d'être la première fois qu'il prononçait ces mots. Il était possible de refuser la charge à condition d'être membre du conseil fédéral ou du parlement régional, national ou européen. Ou encore d'être médecin ou infirmier. Tout était dans la loi sur le système judiciaire, c'était à elle d'aller voir. Si, après ça, elle pensait toujours avoir un motif valable, libre à elle de rédiger une lettre, le tribunal statuerait sur sa demande après consultation du parquet.

Katharina interrogea l'avocat de la société d'informatique. Il lui dit qu'elle n'avait aucune chance.

Le matin de la première audience, elle se présenta en avance au tribunal. On contrôla ses papiers. Elle ne trouva pas immédiatement la salle. Un huissier lut sa convocation, il hocha la tête, ouvrit la salle des délibérations à côté de la salle d'audience, c'est là qu'elle devait attendre. Elle s'installa à la table. Plus tard, le juge arriva. Ils parlèrent du temps qu'il faisait et de leur travail. Le juge lui expliqua qu'ils allaient juger une affaire de coups et blessures. Le deuxième juré arriva juste avant l'ouverture, il était professeur dans un lycée professionnel. C'était son cinquième procès, dit-il.

Quelques minutes après neuf heures, ils entrèrent dans la salle d'audience par une porte secondaire. Tout le monde se leva. Le juge déclara l'audience ouverte, mais d'abord, une jurée allait prêter serment. Puis il lut la formule phrase après phrase, Katharina dut répéter avec la main droite levée, elle avait sous les yeux un papier sur lequel les phrases étaient écrites en gros caractères. Ensuite, tout le monde se rassit. L'accusé était installé à côté de son avocat, un huissier lisait le journal. Il n'y avait pas de public.

Le juge salua l'avocat de la défense et la procureure. Il demanda à l'accusé sa date de naissance et son lieu de résidence. L'homme était en détention provisoire depuis quatre mois. La greffière prenait tout en note, elle était assise à côté de Katharina. Son écriture était difficile à déchiffrer.

La procureure se leva et lut l'acte d'accusation. L'homme aurait délibérément porté atteinte à l'intégrité physique de son épouse. L'avocat de la défense déclara que son client « garderait dans un premier temps le silence ». Le juge demanda à l'huissier d'appeler la témoin.

La témoin s'assit, elle posa son sac à main par terre. Elle n'était pas obligée de prendre la parole, car elle était l'épouse de l'accusé, déclara le juge, mais, si elle le faisait, elle était tenue de dire la vérité.

C'était à cause des post-it jaunes, dit la femme. Son mari lui écrivait des post-it, il faisait ça depuis des années. Il en avait toujours un bloc dans la poche, ces post-it jaunes qui collent tout seuls. Dessus, il écrivait ce qu'elle devait faire pendant qu'il était au travail. Sur la vaisselle, il collait un post-it « À rincer », sur son linge « À laver »,

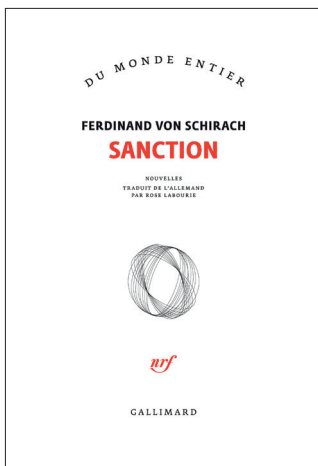
FERDINAND VON SCHIRACH

SANCTION

Une jurée d'assises qui influence malgré elle l'issue d'un procès, un groupe d'enfants qui s'acharne sur un vieil homme isolé, un homme dont la poupée gonflable est attaquée, une jeune avocate qui doit défendre le chef d'un réseau de prostitution...

Dans ces douze nouvelles appartenant à l'univers de la justice, la plume incisive de Ferdinand von Schirach saisit des existences banales à l'instant précis où elles basculent, et interroge la part sombre qui sommeille en chacun de nous.

Né à Munich en 1964, Ferdinand von Schirach est avocat de la défense au barreau de Berlin depuis 1994. Ses deux recueils de nouvelles, Crimes et Coupables, ainsi que ses romans L'affaire Collini et Tabou, tous publiés par les Éditions Gallimard, lui ont valu un succès international.



Sanction Ferdinand von Schirach

Cette édition électronique du livre
Sanction de Ferdinand von Schirach
a été réalisée le 27 janvier 2020
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072835605 – Numéro d'édition : 345622).

Code Sodis : U22866 – ISBN : 9782072835612
Numéro d'édition : 345623.